

Ce qui est très beau, très fort, me semble-t-il, c'est qu'il ne la pense pas différente: «Ce pourrait être une extase amoureuse, c'est une extase religieuse», dit Jovet à Claudia.»

«Une voyance, un état mystique»

En Jovet, Brigitte Jaques, «à peine née» lorsqu'il est mort, comme elle le dit, trouve un maître. Le Patron. Il est très intéressant de voir quelqu'un d'aussi radical dans sa recherche, remonter ainsi le temps: «L'art du comédien dans le théâtre classique, tel que l'entend Jovet, est aussi complexe, aussi précis, aussi raffiné

extraordinaire relation passionnelle. Claudia est dans sa dernière année de Conservatoire. Elle a déjà une maturité de jeu. «Il y a là quelque chose d'un mouvement amoureux, explique le metteur en scène, mais qui serait très particulier à la relation maître-élève, au théâtre. Jovet demande tout. Mais ce n'est que lorsque Claudia s'abandonne, consent, qu'elle acquiert vraiment la liberté. Ce qui est extrêmement bouleversant, dans le mouvement même de ses leçons, c'est que Jovet agit comme un directeur spirituel...

Mais en étant lui-même absolument fasciné par la qualité mystique du «personnage» d'Elvire. Ne dit-il pas un jour: «Ah! Je me ferais



Philippe Clévenot,

dans le rôle du «Patron». La photo est prise à Strasbourg. A l'Athénée, c'est devant le rideau de fer, dans la grande salle, que se donne le spectacle. Jovet est mort en août 1951, mais sa présence mystérieuse hante encore ce théâtre qu'il dirigea.

et codé que celui du théâtre Nô, du théâtre Katakali. La sténographie des cours est d'autant plus précieuse qu'on le voit enseigner les entrées en scène, les gestes, les mouvements et même le jeu des regards liés au texte, au rythme de la phrase. Il a la science du souffle, de la respiration. Il indique les silences et les ruptures du texte, de la lettre même surgis. Mais, souvent, pour lui tout vient de ce qu'il désigne comme «le sentiment» du rôle. Parfois, le rythme l'impose. Parfois, il faut ce renoncement à soi, cette viduité, qui permet l'avènement du «sentiment», du personnage. En cela, oui, vraiment, Jovet est un maître au sens ancien, au sens oriental.»

Jovet est un maître aussi en ce qu'il entretient vivante la mémoire des grands comédiens du théâtre. Il parle à ses élèves de Du Croissy, celui qui créa «Tartuffe», il leur parle de Talma ou Rachel, de Sarah Bernhardt (qu'il a vu jouer, elle), de Raimu, etc. «Et ce qu'il impose alors est très beau, très émouvant, car c'est comme si, à notre tour, nous étions en communication immédiate avec ces interprètes, comme si s'effaçait quelque chose de l'éphémère mère du théâtre.»

Mais «Elvire Jovet 40», le spectacle de Brigitte Jaques est aussi, sans doute, la mise en scène d'une

cistercienne pendant trois mois pour éprouver ce sentiment-là!»

Un aveu extraordinaire qui fait écho, d'une certaine façon, à ce que dit Jovet de ce moment où l'acteur «sans effort, sans conscience, porte en lui une étrange présence, une voyance, un état mystique», comme le remarque encore la très fine héritière en exigence et en passion. Car, à son tour, trente cinq ans après sa mort, elle nous rappelle à cette figure énigmatique d'un Jovet exceptionnel, hanté par la mort, dormant peu, écrivant toujours et qui reste pour l'éternité l'un des plus singuliers «personnages» du théâtre. Pour l'incarner, Philippe Clévenot: «Il n'a pas cherché à imiter Jovet. Mais de lui, du fond de lui, monte et s'élève une vérité qui est celle même de Jovet.» Et comme le patron, Brigitte Jaques est à la recherche de «ce point de vérité du texte» qui est illumination.

A. H.

Au théâtre de l'Athénée-Louis Jovet, du 1^{er} au 16 février. Vingt représentations exceptionnelles, à 18 h 30. Conception et mise en scène de Brigitte Jaques. Scénographie et costumes de Emmanuel Peduzzi. Eclairages de André Diot. Collaboration artistique de François Regnaudt. Avec: Philippe Clévenot, Maria de Medeiros, Vincent Valier, Eric Vigner (TNS, Comédie Française, Europe, Pandora). Tél.: 47.42.67.27.

PAULA DEHELLY : «AUJOURD'HUI JE SAURAI ETRE L'ELVIRE QU'IL VOULAIT»

Elle est la Claudia des leçons. Comédienne bien sûr. En novembre 1940 elle avait obtenu les premiers prix de comédie et de tragédie. Dénoncée le lendemain comme juive, elle vit les débuts de sa carrière entravés. Elle se souvient aujourd'hui, sans véhémence, mais bouleversée.

● On connaît Paula Dehelly, et son beau visage un peu las, qui tiendrait du chat, pour le silence et le mystère. On l'a revue il n'y a guère dans «Les larmes amères de Petra von Kant», avec Geneviève Page, dans la mise en scène de Dominique Quehec. On la revoit à la télévision, au cinéma, par exemple «Un peu de soleil dans l'eau froide» de Jacques Deray. Elle va sa vie de comédienne, loin du tumulte, dans la rigueur d'un trajet exigeant qui l'a conduite un peu partout et jusqu'aux Etats-Unis, où elle est l'une des rares actrices françaises à avoir su affronter sans dommages les difficiles scènes new-yorkaises... Claudia, la jeune et véhémente Claudia, c'est elle. Elle s'en souvient aujourd'hui, toute fervente retenue, émotion.

«Pour nous qui avons été ses élèves, il reste, pour jamais, le «Patron». Le seul. J'étais très jeune alors, mais j'ai eu la chance d'approcher trois grands maîtres. Dullin. Baty. Jovet. Dullin je dirais qu'il était l'instinct et le cœur. Baty l'analyste, l'intellectuel. Jovet c'était l'intelligence. L'intelligence radieuse qui illumine. La recherche passionnée de la vérité. Le don de soi.» Il était difficile pourtant, et ombrageux parfois. En 1940, alors que se donnent ces leçons, le monde bascule. Jovet le pressent. Ce seront ses derniers cours, puisque empêché de monter les auteurs qu'il aime, il choisira de s'embarquer pour cette longue tournée d'Amérique que Marcel Karsenty raconte si bien dans son livre de souvenirs, et ne reviendra en France qu'en 1945. «Il nous faisait travailler, explique-t-elle, sur l'interprétation. Mais ses cours étaient des leçons magistrales sur la vie même et sur tout le savoir. C'était un érudit que tout passionnait et qui savait tout. Les digressions savantes des cours étaient pour nous, qui étions si jeunes, et pas encore «cultivés», des mines, des trésors, des histoires merveilleuses. On passait d'un point précis de jeu, à l'architecture du premier théâtre retrouvé, et il en parlait avec ce pouvoir qu'il a toujours eu, de nous captiver.»

En ce temps là, chez Jovet, il y a le jeune Bernard Blier, il y a le merveilleux Tony Jacquot, aujourd'hui professeur, il y a Yvonne Gaudeau, Claude Nollier, Jacques Jansen. Il y a la jeunesse fervente qui écoute ce maître. «Nous étions tous fascinés. Tout le monde était amoureux de lui», raconte Paula Dehelly. «Mais pas moi», dit-elle, et on l'admet car à lire la sténographie des cours sur Elvire, on comprend à quel point la relation de l'élève avec le maître a été plus complexe, plus mystérieuse et plus lyrique, plus folle. Car ce que dévoilent ces jours, c'est une passion, «la double passion du maître et de l'élève», dit Brigitte Jaques, une passion extraordinairement violente. Claudia et le Patron, c'est la dialectique lumineuse du secret d'un savoir en train de naître. Le maître a besoin de l'élève pour avancer. Il a besoin de ses doutes, de son inquiétude, mais de la radieuse force de l'être en recherche de soi, aussi, par-delà le «personnage». Une relation «pédagogique» heu-



Paula Dehelly, du temps qu'elle était Claudia. «J'ai envie de pleurer, maintenant», dit-elle un jour. «Tu vois, dit-il, c'est difficile.» Difficile d'être une sainte. Difficile d'être une actrice.

reuse, mais bien plus compliquée que lorsqu'il s'agit de philosophie, ou de mathématique! C'est sur soi, et sur la fiction de soi qu'il s'agit de travailler...

«La transfiguration du sentiment»

Jovet toute sa vie été hanté par Dom Juan, pièce alors très peu jouée et, comme le dit Brigitte Jaques, «vierge de tout commentaire», «il l'a rendue au monde». Et il jouerait effectivement Dom Juan, sept ans plus tard... Les cours portent trace de cette obsession. Et l'on trouve dans la simple sténographie d'une parole ouverte, qui se cherche, des formules radicales. «Il avait cette manière très tranchante de formuler. L'acuité de son intelligence, se traduisait en remarques aigües. Difficiles parfois. Il régnait d'ailleurs au cours, toujours, une tension certaine. La cruauté était une donnée constante, nous le savions, nous l'acceptions.»

Jovet le maître a quelque chose d'oriental. Son savoir est aussi un héritage. Il est un maillon, dans une histoire qui le dépasse: «A l'époque, on parlait beaucoup de Stanislowski. Mais il y avait la culture si particulière de Jovet pour corriger les doctrines et nous offrir un enseignement extraordinaire.» «Qu'est-ce que tu en penses?», tels sont les premiers mots de Louis Jovet à Claudia, lors de la première leçon, le 14 février 1940. Claudia vient d'interpréter toute la scène: «J'étais si jeune. Parfois j'avais l'impression que jamais je n'arriverais à ce qu'il me demandais. J'avais le sentiment de comprendre. Mais ce qu'il désirait était si précis, et lui-même s'était tellement investi dans cette recherche éperdue d'une «vérité», que c'était très difficile. Mais je n'étais pas une élève soumise. Je l'écoutais. Mais nous avions de vraies discussions. Il y avait en moi alors, si jeune que je fus, quelque chose qui me donnait de la force. J'étais grande. Je tenais à certaines de mes positions. Mais ce qu'il disait, ce qu'il trouvait, simplement en lisant, car Jovet n'avait qu'un souci, ce qu'il a voulu dire l'auteur. Il pensait, avec raison, que les grands écrivains ne sont dupes d'aucun des sens possibles de leur œuvre, qu'ils en savent toujours plus que tout exégète sur leur propre texte, qu'il suffit d'écouter, de creuser. Pour Elvire, je me souviens du moment où il m'a parlé de la «transfiguration du sentiment». Il m'a expliqué qu'elle revient, dans le même pour lui, mais que cet amour est divin. Je me souviens...»

«C'est une somnambule qui rentre»

Paula Dehelly est allée à Strasbourg, voir le spectacle de Brigitte Jaques. «J'avais très peur bien sûr. La petite, elle est toute gracile, menue, Maria de Medeiros, n'a rien à voir avec moi,

physiquement. Mais j'ai retrouvé mes émotions même si elle joue très différemment... En Philippe Clévenot, je n'ai pu à peu vu que Jovet, entendu Jovet. Puis-je lui faire un plus beau compliment? Mais surtout, ce qui m'a bouleversée, c'est de n'avoir pu, de trois jours et trois nuits, trouver le sommeil tant j'ai été habitée, à nouveau par cette Elvire. Aujourd'hui, je saurais être l'Elvire qu'il voulait. Mais c'est trop tard.» Trop tard peut-être parce que le destin a été cruel pour «Claudia». «Mais il ne faut rien exagérer», dit-elle aujourd'hui, se souvenant de la «suite» de l'histoire. Une suite qui ne peut que résonner pathétiquement au-delà de la beauté singulière de ces leçons.

Elève douée: elle obtient en novembre 1940, le premier prix de tragédie et le premier prix de comédie au concours du conservatoire. Bourdet, qui dirigeait alors la Comédie-Française, l'avait déjà déjà repérée... Le lendemain elle est dénoncée et interdite de scène. «Le maréchal avait fait don de ma personne aux fours crématoires». Deux années de silence: il lui faut des papiers, cette carte d'identité sans laquelle elle ne peut rien. «Là aussi Jovet a été merveilleux, car c'est par l'amie d'une de ses proches que j'ai pu enfin retrouver mes droits. Et en septembre 1942, j'ai pu jouer avec Charles Dullin.» Le paradoxe est qu'elle retrouve la scène au théâtre de la Cité: Sarah Bernhardt débaptisée car... Elle joue «La vie est un songe», de Calderon. «Maurin des Maures», elle est Réganbe dans le «Roi Lear». «Mais j'avais déjà joué avec Dullin qui m'avait donc fait travailler alors que j'étais encore au Conservatoire. J'ai débuté avec Jean-Louis Barrault à la création de «La Terre est ronde» d'Armand Salacrou.»

Bien sûr Paula-Claudia est dans «Entrée des artistes», film de Marc Allégret, avec Jovet et tout son cours. Puis elle tournera avec Bresson «Les Anges du péché». Et ainsi de suite. Sereinement. Sans aigreur. Ayant tout pardonné. «Elvire est dans un état qui est si fort intérieurement, c'est si plein d'amour intérieurement qu'elle est quasiment inconsciente de ce qu'elle dit. C'est une somnambule qui rentre... c'est quelqu'un qui entre dans un état d'égarement total... elle est touchée par la grâce», disait Jovet à Claudia tandis que basculait le monde...

Propos recueillis par Armelle HELIOT

ON PEUT LIRE:

«Molière et la comédie classique» (Gallimard. Epuisé mais les bibliothèques sont là). On peut lire tout Jovet et en particulier chez Flammarion «Notes d'un praticien» et «Témoignages sur le théâtre». On peut lire le dernier numéro de théâtre en Europe (N° 9) qui s'intéresse aussi à Copeau et Artaud et au TNP. On peut lire le récit par Marcel Karsenty de la tournée aux Amériques (Ramsay «Les promeneurs de rêves»).